Soni Labou Tansi

FABIEN ISRAEL

Nous avons tous commencé par l'appeler Fabien. C'était plus simple pour tout le monde, Fabien. Nous ne connaissions pas son vrai nom. Nous ne pensions même pas qu'il pût avoir un vrai nom. Sans doute à cause du mystère qui entourait son arrivée dans notre village. Tout le monde pensait l'avoir déjà vu. Il était arrivé un lundi soir, avec la visible intention de repartir le lendemain. Il cachait ses os dans un drap blanc comme du coton frais. Le drap soulignait la crasse qui envoûtait sa peau, et la faisait ressembler à celle d'un crocodile, contrastant avec l'espèce de pellicule rose où s'enveloppent ses mains. Quelques jours après son installation, personne ne sut pourquoi les enfants s'étaient mis à l'appeler Colonel E, tandis que les grandes gens s'entêtaient à nommer le nouveau venu du nom de Fabien. Certains disaient Fabien Israël. Le soir de son arrivée, Fabien Israël dit Colonel E avait demandé de l'eau à Martine, la vieille veuve de l'infirmier vétérinaire envoyé dans le village dix ans auparavant, et qui mourut quelques

semaines après son installation, déçu par le fait que la médiocrité des gens de son ministère l'ait affecté dans un coin où personne n'avait jamais ouï dire d'élevage. Nous vivions tous de pisciculture et de vente de pierres. Depuis l'ancêtre Mama-Douma, fondateur présumé de notre village, nous ne mangions pas de chair rouge à Galbata.

Dama-Douma et sa femme vinrent-là, des années plus tôt, en quête du lieu où s'étaient suicidés leurs parents. Le lieu avait été décrété maudit. Dama-Douma prophétisa que le village serait un jour rasé ou mangé. Il le fut réellement, contre toute attente, par le raz de marée qui suivit les pluies diluviennes déclenchées par l'assassinat du prélat de Zoungouta. pendant quarante mois, un faux lac avait occupé les ruines. Quand le lac s'était retiré, Galbata fut envahi par d'énormes champignons que les gens de la ville lointaine de Kogora venaient cueillir pour lutter contre la disette qui les assiégeait. C'était autour des années cinquante avant la naissance du Christ.

La veuve avait proposé une tasse de lait au nouveau venu, n'ayant pas d'eau potable.

« Le lait m'excite les méninges », avait protesté le nouveau venu. Un peu d'eau traînait dans un bol. La veuve s'en était servi pour se laver les mains en sortant de sa sieste. L'étranger la prit et avait commencé à la boire bruyamment. Son geste avait tellement horrifié la veuve qu'elle n'avait même pas eu la force de sortir une protestation.

« L'eau, c'est de l'or chez moi », avait dit l'étranger.

Il avait remercié la vieille et s'était remis à marcher sur l'unique rue du village, portant un vieux sac en plastique l'essentiel de ses biens. Le sac était attaché au bout d'un bâton. L'étranger portait le bâton sur son épaule droite, de sorte à laisser le sac pendre sur son dos.

Un attroupement de mouches et de marmots le suivait. Les mioches témoignaient une grande méfiance, tandis que les mouches, elles semblaient affectionner l'homme de façon décisive.

A l'autre bout du village, l'homme trouva la masure abandonnée par les chercheurs d'or libanais, venus dans notre village au temps de la disette, et qui avaient rassemblé des palmes sur un toit

et fait sécher de l'argile sur quatre murs. L'habitation rudimentaire leur avait servi trois ans, le temps de s'apercevoir qu'aucun villageois ne leur adressait plus la parole, qu'ils commençaient à recevoir des lettres de menace des maris dont ils faisaient rigoler les femmes. Les Libanais s'étaient enfuis une nuit, laissant la hutte et les poux qu'eux seuls pouvaient donner à nos femmes, grosses bêtes armées de mandibules acérées, et qui, au moment de leur piqûre, vous arrachaient un petit cri que le monde dénomma la « plainte Mahomet ».

L'étranger s'était intallé dans la masure, sans craindre les cafards et les rats qui y pullulaient. Crapauds et grenouilles vertes ne manquaient pas d'être fortement présents sur les lieux. A cause du temps très long qui séparait le départ des Libanais de la venue de l'étranger, les toiles d'araignée avaient envahi la masure dans ses moindres recoins. Chauve-souris et roussettes rouges pendaient agrippées aux lattes du toit.

Le soir de son arrivée, l'étranger avait allumé un feu dans la masure, avec des débris ramassés dans la cour. Un trop grand feu, pensa tout le monde, qui mettait bien en péril le toit de chaume et de paille. Chauves-souris et cafards entrèrent dans une déroute qui les fit s'envoler dans tous les sens pendant un moment avant de trouver la meilleure place loin des flammes folles qui léchaient les chaumes.

Le lendemain matin, l'étranger s'était levé de bonne heure et nous le vîmes courir, vêtu d'un kimono rouge, comme en portaient les colonels de la grande armée du généralissime Colomb da Silva, fondateur de la République, aujourd'hui périmé à cause de ses cent vingt-six piocheries colossales dans les caisses de la patrie, désimmortalisé à jamais, honni, périmé pour de bon dans ses fonctions de secrétaire perpétuel du salut national et de la paix, ridiculisé, nommé à la honte par nous tous, véhiculé dans les mémoires comme un artisan de la médiocrité, conçu dans la bâtardise des bâtardises, assassin et menteur à la nation.

L'étranger courait lestement. Nous remplaçâmes le nom de Fabien par celui de Jean-Michel Girafe, tandis que les mioches négocièrent celui de Colonel E contre la bizarre appellation de Colonel N. Aux gens qui osaient lui demander qui il était, d'où il

venait et où il allait, Jean-Michel Girafe indiquait avec un rire qu'il était tombé du ciel et qu'il allait au ciel. Ni sa pensée ni ses actes n'étaient clairs. La seule chose rationnelle restait sa mise : le drap blanc, tel qu'il le portait, faisait penser aux fanatiques partisans du prophète Mouzediba, pendu dans notre capitale à cause de son amour aveugle pour la liberté.

« Je vais de village en village pour annoncer la venue des criquets », expliqua Jean-Michel Girafe à la petite folle du village, Solange Kasablanca, nièce du chef de notre village, commise à la démence depuis sa naissance, mais qui défendait bien sa réputation d'amie privilégiée des gens de passage. Solange Kasablanca, ainsi qu'elle avait coutume de le faire pour les étrangers, alla habiter avec Jean-Michel Girafe. Elle commença, comme de coutume, à lui préparer ses repas et à lui laver son linge. C'était, disait la rumeur, en lavant le linge que Solange Kasablanca avait trouvé, noués dans un pan du drap de rechange de Jean-Michel Girafe, des galons de colonel. Quelque chose aussi attirait l'attention : la paire de pataugas vert olive que chaussait le pattu. N'eussent été ses pâtelinages et sa manie de vider plusieurs gourdes de vin de palme quotidiennement, nous l'aurions pris pour un rescapé du groupe des botanistes venus dans notre village quelques années auparavant, et qui avaient dû repartir en catastrophe parce que la carence de femelles les avait poussés à dormir avec Solange Kasablanca, qui, en échange de leur goinfrerie, leur avait refilé le virus d'Emmanuel Kezo. Notre village cessa de s'interroger sur l'étranger, du moment que nous savions qu'il avait commencé de dormir avec Solange.

– Ne vous inquiétez pas pour Jean-Michel Girafe. Solange travaille, le virus fera le reste, riaient les gens.

Le proverve trouvé par Benoît Nassamba était du reste impitoyable : « Qui dort avec Solange meurt dans les semaines. »

Mais les mois passaient et l'incongru était toujours là. Les cousines de Solange firent des plans pour voir s'il n'était pas plus simple de collaborer avec l'étranger pour l'aider à mourir de mort naturelle. Nous étions tous sûrs que Jean-Michel avait été mordu par le destin, comme on dit chez nous, et qu'il allait appeler une catastrophe sur notre contrée.

– Vous voyez bien comme ses yeux brillent à l'envers, disaient les gens.

– Il vient de l'enfer. La preuve est que le virus l'épargne.

– En enfer, tout le monde est gras. Lui est trop sec pour en venir.

Jean-Michel aurait pu fêter, comme c'était souvent la coutume chez nous, le deuxième anniversaire de son arrivée dans notre village. Peut-être celui du jour où Solange lui avait montré ses jambes pour la première fois. L'autre anniversaire qu'il aurait pu célébrer était celui de la victoire de ses couilles sur le virus de Kezo. Il n'en fit rien, trop occupé qu'il était par la petite distillerie d'eau de fer qu'il venait de monter. Evidemment, personne ne pouvait consommer ses alcools à cause des risques proférés par le virus.

L'étranger les disposait sur des comptoirs, dans un magasin de fortune, en l'occurrence quatre étagères rustiques protégées des eaux de pluie par un hangar au toit de chaume.

C'était le jeudi 21 avril que lui-même nous donna son vrai nom, sans doute à cause de la peur que commençait à lui inspirer notre antipathie.

– Je sais que vous allez me tuer... Mais au moins sachez mon vrai nom au lieu de me donner vos fantasmes à vous comme patronymes. Je ne suis pas le Colonel E, je ne suis pas Jean-Michel Girafe, pas plus que je ne suis votre Colonel N. Je suis simplement le père Bernard, ancien maquisard de Jésus-Christ, assagi par la flambée de la médiocrité qui, comme un feu de brousse, dévasta la ville de Kovic, d'où je suis venu. J'ai passé quatorze années dans la jungle. Les lianes me poussent au cœur, et l'eau dans le cerveau. Ici peut-être est le seul endroit au monde où je me sente vivre, grâce à l'amour qui me crucifie sur le rire de la belle Solange.

– Et vous n'avez pas peur du virus de Kezo, dit une voix de femme.

– Cela fait bien sept ans que je m'en sers de votre virus. L'amour s'est éclairci dans la bouche de l'enfant.

Nous pensions que l'escroquerie (si escroquerie il y avait) avait été montée par les parents de Solange qui voulaient faire accepter à notre village leur gendre incongru.

Le jour où Solange accoucha de triplés, tout Galbata était allé

la voir, non point pour lui dire le moindre mot d'amitié, mais pour la conspuer, elle, son mari et son virus. Une foudre de médisances s'amassait sur la pauvre famille. Leur maison et ses environs furent proclamés lieux maudits. Tout ce qu'ils touchaient était frappé par le mépris. On priait tous les dieux pour que les gosses retournent en enfer d'où le virus de Kezo était allé les tirer.

La nuit du 13 juillet, Solange, l'étranger et les triplés dormaient d'un sommeil d'acier. Quelqu'un avait mis le feu à leur masure avec l'espoir de les voir ~~être~~ réduits en cendres et en poussière. Le hasard ou la nature en décida autrement. Fabien sortit des flammes, tenant ses enfants et sa femme. Il maudissait, en criant, notre lâcheté et ce village de tous les diables qui tuait les prophètes, et que Dieu attendait au tournant. Il était nu comme un ver de terre. La femme et les gosses portaient un vêtement de nuit rudimentaire. Eux pleuraient, tandis que lui tempêtait et rageait de toutes ses forces. Les flammes continuaient à lécher ce qui restait de la masure.

Galbata n'avait ni maire, ni juge, ni force de l'ordre, ni rien qui eût pu ressembler à une instance d'arbitrage. Nous vivions d'humeur de connivence et de hasard.

Nous étions une monstruosité de neuf mille insectes humains, où bouillonnaient magouilles, manipulations, sorcelleries, manigances... Peut-être l'étranger savait-il cette chose. Il essaya de soigner les brûlures de ses enfants et celles de sa femme, sans arrêter de nous maudire. Le lendemain de l'accident, l'homme rassembla quelques palmes au pied de l'énorme fromager qui surplombait les dernières cases du village, non loin de son ancienne demeure. Il éleva une manière de hutte conique et s'y réfugia avec les siens. Nous étions en fin de saison sèche. Nous pensions que la venue imminente des pluies allait chasser l'étranger, sa famille et leur virus. Il en fut autrement ; l'étranger et sa famille allèrent s'installer dans les hangars laissés par les Brésiliens qui avaient essayé de construire un pont sur la Louala.

Nous comptions sur les vipères et les scorpions rouges pour nous débarrasser de leur présence maudite. Le temps était notre allié. Du moins le pensions-nous. Mais le temps a sa propre logique. Il offre sa complicité à qui il veut et comme bon lui semble. Nous avions toujours essayé de travailler avec le temps, pour donner

raison au proverbe selon lequel le temps n'accepte pas ce qui se fait dans son dos et sans son accord ; cent ans, mille ans ne sont rien pour le temps.

Les triplés comptaient deux filles et un garçon. L'étranger avait donné au garçon le nom bizarre de Arabomdo. L'une des filles avait nom Céline et l'autre Asson. Tous ces mots ne nous disaient rien, hormis la saveur d'étrangeté et le relent de barbarie qu'ils nous imposaient. A onze ans, les deux filles commençaient à faire parler d'elles à cause de leur étonnante beauté. Le garçon, par contre, était laid comme un monstre. Il buvait à longueur de journée, commettait de petits larcins et des maraudages dans tout le village. Nous espérions qu'un jour nous allions le trouver au fond de la bétoire de Yonga. Mais le temps, toujours lui. Le temps cocufiait toutes nos espérances.

Un soir du mois de mars, quelques naïfs, habitants de notre village, décidèrent d'aider le temps à faire son devoir : ils avaient trouvé Arabomdo ivre mort au bord du gouffre de Yonga et crurent utile d'aider la mort à le tuer. Ils poussèrent le demi-cadavre au fond de la fosse. Un cri étrange retentit, que plus tard nous avions nommé le cri du sang. Nous ignorions la langue dans laquelle il était formulé. Mais nous en avions absolument saisi le sens. L'étranger traversa la grand-rue comme un fou, criant que le village serait maudit à cause de ce crime. « On ne tue pas impunément les anges. On ne verse pas le sang des mondes pour rien. Les criquets viendront venger cette pauvre innocence que vous avez massacrée. Tous les dieux du ciel et des enfers viendront vous demander des comptes. »

Le temps avait passé : des semaines, des mois, puis des années. Nous avions oublié les dires de l'étranger. Les filles grandissaient. Elles commençaient à avoir du flot dans les seins, du feu dans les yeux et de la couleur dans les cuisses. Leur voix muait, changeant du grelottement incertain au tendre sourdement limpide qu'assure l'approche des seize ans. Les deux filles se ressemblaient à tel point qu'on les prenait l'une pour l'autre. Deux visages ronds comme des oranges. Même taille. Même rire étincelant. Même démarche de gazelle, douce comme un rêve. Même paix sur la poitrine. Elles adoraient chanter et danser. La simplicité de leur mise frôlait la pauvreté, mais elle ajoutait à leur brasillance. Un matin, hélas ! on

les trouva mortes dans leur lit. Elles se tenaient si fortement qu'on dut les enterrer ensemble. Leur père mourut de douleur, trois jours après l'enterrement, expliquant la mort de ses filles comme étant la suite naturelle au crime commis contre leur frère.

Nous nous estimions débarrassées de tous les malheurs, quand, un matin, venant de l'est, un nuage de sauterelles rouges cacha le soleil, fondit comme une nuit rouge sur tout ce qui pouvait être debout. Nous nous mîmes à fuir. Un squelette de sol brun nous poursuivait avec son océan de sauterelles voraces.

Sony Labou Tansi